

TABLE
COMPLAINTE,

ARRIVÉE DE TOULOUSE,

AU SUJET

DU CRIME AFFREUX,

Commis à Rodez, sur la personne de l'infortuné
Fualdès, par Bastide, Jausion et complices.

Par M. J., limonaier à Toulouse.



Chez tous les Marchands de Complaintes
de Paris et de l'Étranger.

1818.

Les formalités prescrites par les lois ayant
été remplies, l'auteur poursuivra tout contre-
facteur selon leur rigueur, et tout exemplaire
qui ne sera pas revêtu de son paraphe sera
regardé comme contrefait et référé aux tri-
bunaux.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,
quai des Augustins, n. 2.

LA nature, cette mère des humains, qui s'est pluë à former des êtres bien-faisans pour le bonheur, la jouissance et le soulagement de leurs semblables, a malheureusement, et comme, si on ose s'exprimer ainsi sans irrévérence, par une fatale erreur, jeté parmi les hommes, et par une triste et douloureuse compensation, des monstres qui semblent n'avoir reçu le jour que pour être le fléau de la société.

Qui jamais cependant aurait pu s'attendre que deux hommes, nés de parens honnêtes, comblés des faveurs de Plutus, se fussent portés à des excès aussi reprehensibles envers leur ami, leur parent, que le firent l'affreux Bastide et l'usurier Jausion.

Rendons grâce à la divine Providence qui aveugle le coupable et le conduit dans la voie tortueuse au bout de laquelle il tombe dans le précipice de lui-même.

Ah ! sans cette circonstance , que de victimes ces hommes sanguinaires ne sacrifiaient-ils pas à leur insatiable cupidité , pour venir à leur fin exécration ! Ces misérables avaient loué cinq maisons de plaisance autour de Rhodéz , qui devaient être autant de tombeaux.

Grâce à la justice , la société est vengée. Puisse cet affreux exemple détourner du sentier du vice des jeunes gens inexpérimentés , et leur faire envisager les dangers qui suivent toujours les passions funestes , telles que la soif de l'or et le mépris des convenances de la société !

VÉRITABLE COMPLAINTE,

ARRIVÉE DE TOULOUSE,

*Au sujet du crime affreux commis à Rodez,
sur la personne de l'infortuné Fualdès,
par Bastide, Jausion et complices.*

AIR : *De la complainte du maréchal de Saxe.*

ÉCOUTEZ, peuples de France,
Du royaume de Chéli,
Peuples de Russie aussi,
Du cap de Bonne-Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très-conséquent.

Capitale du Rouergue,
Vieille ville de Rodez,
Tu vis de sanglans forfaits
A quatre pas de l'Ambergue,
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De très-honnête lignée
Vinrent Bastide et Jausion,
Pour la malédiction
De cette ville indignée ;
Car de Rodez les habitans
Ont presque tous des sentimens.

Bastide le gigantesque,
Moins deux pouces ayant six pieds,
Fut un scélérat fiéffé
Et même sans politesse,
Et Jausion l'insidieux,
Sanguinaire avaricieux.

✱

Ils méditent la ruine
 D'un magistrat très-prudent,
 Leur ami, leur confident :
 Mais ne pensant pas le crime ,
 Il ne se méfiait pas
 Qu'on complotait son trépas.

Hélas ! par un sort étrange ,
 Pouvant vivre honnêtement ,
 Ayant femmes et enfans ,
 Jausion, l'agent de change ,
 Pour acquitter ses effets ,
 Résolut ce grand forfait.

Bastide le formidable ,
 Le dix-neuf mars, à Rodez ,
 Chez le vieillard Fualdès
 Entre avec un air aimable ,
 Dit : « Je dois à mon ami ,
 » Je fais son compte aujourd'hui. »

Ces deux beaux-frères perfides
 Prennent des associés ;
 Hach et le porteur Bousquier ,
 Et Missonnier l'imbécille ,
 Et Colard est pour certain
 Un ancien soldat du train.

Dedans la maison Bancale ,
 Lieu de prostitution ,
 Les bandits de l'Aveyron ,
 Vont faire leur bacchanale ;
 Car pour un crime odieux ,
 Rien n'est tel qu'un mauvais lieu.

Alors le couple farouche
 Saisit Fualdès au Terral ;
 Avec un mouchoir fatal
 On lui tamponne la bouche ;
 On remplit son nez de son
 Pour intercepter le son.

Dans cet infâme repaire
 Ils le poussent malgré lui ,
 Lui déchirant son habit ,

Jetant son chapeau par terre :
Et des vieillards insolens
Assourdissent les passans.

Sur la table de cuisine
Ils l'étendent aussitôt ;
Jausion prend son couteau
Pour égorger la victime ;
Mais Fualdès, d'un coup de tem-
S'y soustrait adroitement.

Sitôt Bastide l'Hercule
Le relève à bras tendus ,
De Jausion éperdu ,
Prenant le fer homicide
Est-ce là comme on s'y prend ,
Vas, tu n'es qu'un innocent.

Puisque sans raison plausible
Vous me tuez, mes amis,
De mourir en étourdi ,
Cela ne m'est pas possible ,
Ah ! laissez-moi dans ce lieu
Faire ma paix avec Dieu.

Ce géant épouvantable
Lui répond grossièrement :
Tu pourras dans un instant
Faire paix avec le Diable ,
Ensuite d'un large coup
Il lui traverse le cou.

Voilà le sang qui s'épanche ,
Mais la Bancal aux aguets ,
Le reçoit dans un baquet ,
Disant : En place d'eau blanche
Y mettant un peu de son ,
Ça sera pour mon cochon.

Fualdès meurt, et Jausion fouille.
Prenant le passe-partout,
Dit : Bastide, ramasse tout.
Il empoigne la grenouille,
Bague, clef, argent comptant ,
Montant bien à dix-sept francs.

Alors chacun à la hâte ,
Colard , Benoit , Missonnier ,
Et Bach , le contrebandier ,
Mettant la main à la pâte ,
Le malheureux maltraité
Se trouve être empaqueté.

Certain bruit frappe l'ouïe
De Bastide furieux ,
Un homme s'offre à ses yeux ,
Qui dit : Sauvez-moi la vie ,
Car, sous ce déguisement ,
Je suis Clarisse Enjalran.

Lors d'une main téméraire ,
Ce monstre licencieux ,
Veut s'assurer de son mieux
A quel homme il a affaire ,
Et trouvant le fait constant ,
Teint son pantalon de sang.

Sans égard et sans scrupule
Il a levé le couteau ,
Jausion lui dit : Nigaud ,
Quelle action ridicule !
Un cadavre est onéreux ,
Que feras-tu donc de deux ?

On traîne l'infortunée
Sur le corps tout palpitant ;
On lui fait prêter serment ,
Sitôt qu'elle est engagée ,
Jausion officieux
La fait sortir de ces lieux.

Quand ils sont dedans la rue ,
Jausion lui dit d'un air fier :
Par le poison ou le fer ,
Si tu causes t'es perdue ,
Maison rend du fond du cœur
Grâce à son tendre sauveur.

Bousquier dit avec franchise ,
En contemplant cette horreur :
Je ne serai pas porteur

De pareille marchandise.
 Comment, mon cher ami Bach,
 Est-ce donc là ton tabac?

Mais Bousquier faisant la mine
 De sortir de ce logis,
 Bastide prend son fusil,
 L'applique sur la poitrine
 De Bousquier, disant: Bator,
 Si tu bouges, tu es mort.

Bastide, ivre de carnage,
 Donne l'ordre du départ,
 En avant voilà qu'il part,
 Jausion doit fermer la marche,
 Et les autres du brancard
 Saisissent chacun un quart.

Alors de l'affreux repaire
 Sort le cortège sanglant;
 Colard et Bancal devant,
 Bousquier, Bach portaient derrière;
 Missonnier, ne portant rien,
 S'en va la canne à la main.

En allant à la rivière,
 Jausion tombe d'effroi.
 Bastide lui dit: Eh quoi!
 Que crains-tu? Le cher beau-frère
 Lui répond: Je n'ai pas peur,
 Mais tremblait comme un voleur.

Enfin l'on arrive au terme,
 Le corps désempaqueté
 Dans l'Aveyron est jeté;
 Bastide alors, d'un air ferme,
 S'éloigne avec Jausion:
 Chacun tourne les talons.

Par les lois de la physique,
 Le corps du pauvre innocent,
 Se trouvant privé de sang,
 Par un miracle authentique,
 Surnage, aux regards surpris.
 Pour la gloire de Thémis.

L'on s'enquiert et l'on s'informe
 Les assises d'Aveyron
 Prennent condamnation
 Par un arrêt bien en forme,
 Qui, pour quelque omission
 A subi cassation.

En vertu d'une ordonnance
 La cour d'assises d'Albi,
 De ce forfait inouï
 En doit prendre connaissance :
 Les fers aux mains et aux pieds,
 Ces monstres sont transférés.

Le chef de gendarmerie
 Et le maire de Rhodéz
 Ont inventé, tout exprès,
 Une cage bien garnie,
 Qui les expose aux regards,
 Comme tigres et léopards.

La procédure commence ;
 Bastide le rodомont,
 Au témoin qui le confond,
 Parle avec impertinence ;
 Quoiqu'entouré de recors,
 Il fait le drôle de corps.

Tous adoptent le système
 De la dénégation ;
 Mais cette œuvre du démon
 Se renverse d'elle-même ;
 Et leurs contradictions
 Servent d'explications.

Pressés par leur conscience,
 Bach et la Bancal, tous deux
 Font des aveux précieux ;
 Malgré cette circonstance,
 Les beaux-frères accusés
 N'en sont pas déconcertés.

Qui vous a sauvé, Clarisse ?
 Dit l'aimable président ;
 — Il vous faut, en ce moment,

Le nommer à la justice :
Est-ce Veynac ou Jausion ?
Je ne dis ni oui ni non.

Clarisse voit l'air farouche
Que sur elle on a porté ;
Non, l'auguste vérité
Ne peut sortir de ma bouche...
Je ne fus point chez Bancal..
Mais quoi ! je me trouve mal...

On prodigue l'eau des Carmes
Clarisse aussitôt revient ;
A Bastide qui soutient
Ne connaître cette dame,
Elle dit : Monstre enragé,
Tu as voulu m'égorger.

Si l'on en croit l'éloquence
De chacun des avocats,
De tous ces vils scélérats
Manifeste est l'innocence :
Mais malgré tous leurs rébus,
Ce sont des propos perdus.

De Clarisse l'innocence,
Paraît alors dans son jour ;
Elle prononce un discours
Qui commande le silence,
Et n'aurait pas plus d'éclat
Quand ce serait son état.

« Dans cet azile du crime,
» Imprudente et voilà tout,
» Pleurs, débats, j'entends tout,
» Derniers cris de la victime :
» Me trouvant là par hasard,
» Et pour un moment d'écart ».

A la fin tout débat cesse
Par la condamnation
De Bastide et de Jausion ;
Colard, Bach et la tigresse,
Par un légitime sort,
Subissent l'arrêt de mort.

De la clémence royale,
 Pour ses révélations,
 Nacch est l'objet. Pour raisons
 On conserve la Baucale;
 Jausion, Bastide et Colard
 Doivent périr sans retard.

A trois heures et demie,
 Le troisieme jour de juin,
 Cette bande d'assassins
 De la prison est sortie;
 Pour subir leur châtiment,
 Aux termes du jugement.

Bastide vêtu de même,
 Et Colard comme aux débats
 Jausion ne l'était pas,
 A sa famille qu'il aime,
 Envoje une paire de bas
 En signe de son trépas.

Malgré la sainte assistance
 De leurs dignes confesseurs,
 Ces scélérats imposteurs
 Restent dans l'impénitence,
 Et montent sur l'échafaud
 Sans avouer leurs défauts.

(Dernières paroles de Jausion à sa femme).

Epouse sensible et chère,
 Qui, par mon ordre inhumain,
 M'as si bien prêté la main
 Pour forter le secrétaire,
 Elève nos chers enfans
 Dans les nobles sentimens.

FIN.